

Auteur	GUIDAL (Philippe)
Titre	Le Nom divin
Lieu	Paris
Éditeur	Regnat
Date	2007
Dewey	221.404 7 GUI
Classe	Études terminologiques vétérotestamentaires
Notes	Étude publiée dans les n° 17 (20 avril 2007) et 19 (15 juin 2007) du bulletin <i>Regnat</i> . Les références et la pagination sont insérées dans le texte.

REGNAT

Le Nom divin

[Regnat n° 17, 20 avril 2007, pp. 3-7](#)

Nous avons reçu, le 24 janvier dernier, un *e-mail* d'un lecteur gêné par le titre donné à notre article traitant du problème philosophique de l'existence de Dieu : « Je suis celui qui est¹ ». Pensant qu'il s'agissait là d'une « traduction anglicane », ce lecteur regrettait que nous n'ayons pas choisi la traduction « Je suis celui qui suis ». Nous nous sommes justifiés en répondant que « Je suis celui qui est » est l'une des traductions possibles du Nom divin révélé en *Ex 3 14* ; en l'occurrence, c'est la traduction retenue notamment par la *Bible de Jérusalem*, qui, jusqu'à preuve du contraire, est une Bible catholique.

Entre-temps, notre consciencieux lecteur avait vérifié de son côté que cette traduction figurait également dans l'édition française du *Catéchisme de l'Église Catholique*². L'incident pouvait dès lors être considéré comme clos³. Cependant, il nous a semblé qu'il y avait là matière à réflexion, dont les fruits pourraient être partagés avec tous les lecteurs de *Regnat*. En effet, au-delà du point précis qui vient d'être évoqué, la traduction des textes bibliques constitue bien souvent autant, sinon davantage, un obstacle qu'une aide à la réception et à la compréhension de la Parole de Dieu.

¹ Cf. [Regnat n° 14](#), 13 janvier 2007, pp. 4-7.

² n. 206.

³ Toutefois, il semble que « Je suis celui qui suis » constitue une incongruité grammaticale. Si nous en croyons [Maurice Grevisse](#) (*Le bon usage. Cours de grammaire française et de langage français*, Gembloux, Duculot, 1949, 4^e édition revue et augmentée, § 810, pp. 632-633), « le verbe ayant pour sujet le pronom relatif *qui* se met au même nombre et à la même personne que l'antécédent de ce pronom. [...] Lorsque le relatif *qui* est précédé d'un attribut se rapportant à un pronom personnel de la 1^{re} ou de la 2^e personne, c'est cet attribut qui commande l'accord du verbe de la relative. » Exemples à l'appui : « Vous êtes celui qui A le mieux répondu », « Je suis celui qui TIENT le globe », « Nous sommes ceux qui VONT tous les vendredis soir chez Angèle ». Le bon usage de la langue française demanderait donc « Je suis celui qui est ». [*Note complémentaire du 26 décembre 2009*].

La volonté salvifique universelle de Dieu⁴ devait tôt ou tard poser le problème de la communication de la Révélation à tous les hommes. Comment transformer le petit peuple d'Israël, constitué et choisi par Dieu pour Se faire connaître à l'humanité, en une assemblée de peuples (קְהָל עַמִּים), selon la promesse reçue par les patriarches⁵ ? En dépit de son apparente simplicité, l'option de la langue unique – hébreu ou volapük – semble bien avoir été assez rapidement rejetée par le Créateur⁶, qui préférerait manifestement que chacun puisse L'entendre « dans son propre idiome maternel⁷ », quitte à passer par quelques étapes intermédiaires, les grandes langues de communication internationale que furent le grec et le latin. On peut donc raisonnablement conjecturer que c'est bien un dessein providentiel qui a conduit de la Bible des *Septante* (III^e siècle av. J.-C.) aux deux mille et quelques versions actuelles des Saintes Écritures⁸. Mais l'entreprise n'était – et ne demeure – pas sans risques. L'aphorisme italien *traduttore traditore*⁹ n'en signale pas le moindre, et l'apparat critique des modernes éditions bibliques en révèle bien d'autres.

Reprenons le cas du Nom divin pour mesurer, à partir d'un exemple concret, l'étendue et la difficulté du problème. À elle seule, l'édition française du *Catéchisme de l'Église Catholique* (toujours au n. 206) en donne trois traductions possibles : « “Je Suis Celui qui Est” ou “Je Suis Celui qui Suis” ou aussi “Je Suis qui Je Suis” ». La lecture de quelques traductions bibliques courantes révèle également une certaine diversité¹⁰ :

📖 « Je serai qui je serai » (*Nouvelle Bible Segond*)

📖 « Je suis celui qui est » (*Bible de Jérusalem ; La Bible du Semeur*)

📖 « Je suis celui qui suis » (*Bible Louis Segond ; Bible Ostervald*)

📖 « Je suis qui je serai » (*Traduction Œcuménique de la Bible*)

📖 « Je suis qui je suis » (*Bible en français courant ; La Bible Parole de Vie*)

Comment se fait-il donc que les éminents spécialistes à l'origine de ces traductions n'aient pu se mettre d'accord ? Et quelle est la valeur de ces différentes traductions ? Le *Catéchisme de l'Église Catholique* nous offre, au même n. 206, une explication radicale, en qualifiant le Nom divin de « mystérieux » et « ineffable » : « Il est tout à la fois un nom révélé et comme le refus d'un nom, et par là même il exprime le mieux Dieu comme ce qu'Il est, infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre ou dire ». Ce qui ne signifie nullement, remarquez-le bien, que nous n'ayons rien à comprendre ni à dire... Essayons donc de comprendre et de dire autant que nous le pouvons, ce qui sera certes bien peu mais toujours mieux que rien.

⁴ Cf. 1 Tm 2 4.

⁵ Cf. Gn 28 3, 48 4.

⁶ Cf. Gn 11 1-9.

⁷ Ac 2 8.

⁸ Signalons à ce sujet le site [World Scriptures](http://WorldScriptures.org), qui donne pour chacune d'elles des exemples et plusieurs informations (nombre de locuteurs, date de la première traduction biblique, etc.).

⁹ Littéralement : traducteur traître ; plus librement : toute traduction est une trahison.

¹⁰ On trouvera une autre liste de traductions tout aussi variées, dues à différents biblistes, dans : BARBELLION (Stéphane-Marie), *Les « preuves » de l'existence de Dieu. Pour une relecture des cinq voies de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Cerf, collection « Théologies », 1999, p. 27.

[4]

Non tento, domine, penetrare altitudinem tuam, quia nullatenus comparo illi intellectum meum ; sed desidero aliquatenus intelligere veritatem tuam, quam credit et amat cor meum. Neque enim quaero intelligere ut credam, sed credo ut intelligam.

« Je ne tente pas, Seigneur, de pénétrer Votre Hauteur, car je ne lui compare nullement mon intelligence ; mais je désire connaître quelque peu Votre Vérité, que croit et aime mon cœur. Et je ne cherche pas non plus à connaître pour croire, mais je crois pour connaître. »

S. ANSELME DE CANTORBÉRY, *Proslogion*, I, 15-18 (*L'œuvre de S. Anselme de Cantorbéry*, t. I, traduction par Michel Corbin, Paris, Cerf, 2002, pp. 242-243 – traduction légèrement modifiée par nos soins)

Pour commencer, revenons au texte fondateur, *Ex 3* 14 :

אֲדֹנָי אֲשֶׁר אֲדֹנָי

Mais c'est de l'hébreu ! Sans aucun doute, ami lecteur. C'est en hébreu qu'ont été écrits la plupart des textes composant ce qu'on appelle l'Ancien Testament, et il faut faire avec. Il le faut d'autant plus que ce fait linguistique relève d'une décision divine ; or, Dieu ne fait rien sans raison¹¹. Voilà qui mérite qu'on s'y arrête. En effet, lorsqu'on parle du « peuple élu », on comprend trop souvent qu'il s'agit d'un peuple *déjà* existant, que Dieu aurait *ensuite* choisi pour accomplir Son dessein. Il n'en est rien : le peuple hébreu a été *créé* par Dieu, à partir d'*un homme* : Abraham. Les onze premiers chapitres du livre de la *Genèse* relatent les origines du monde et de l'humanité dans son ensemble ; le chapitre **12**, introduit par les généalogies de **11** 10-32, focalise l'attention sur un obscur et lointain descendant de Noé : Abraham. Installé à Harân, en Haute-Mésopotamie (sud de l'actuelle Turquie), il reçoit cet appel de Dieu : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple¹²... » Et le reste de l'Ancien Testament n'est finalement rien d'autre que l'album de famille d'Abraham et de ses descendants (Isaac, Jacob, Joseph, etc.), qui vont peu à peu constituer un peuple, une nation, conformément à la promesse divine. On situe généralement la vocation d'Abraham dans le courant du XIX^e siècle avant l'ère chrétienne, mais peu importe ici l'exactitude de cette datation : ce qui doit être retenu, c'est qu'Abraham est le premier Hébreu de l'Histoire¹³. Avant Abraham, il n'y avait pas d'Hébreux sur terre, et donc pas de peuple élu. Ce n'est qu'à partir d'Abraham que ce peuple est constitué, sur initiative divine :

« Peuple insensé, dénué de sagesse ! N'est-ce pas [le Seigneur] ton Père, qui t'a créé, Lui qui t'a fait et par qui tu subsistes¹⁴ ? »

« Je suis le Seigneur, votre Saint, le Créateur d'Israël¹⁵. »

¹¹ Cf. S. THOMAS D'AQUIN, *Contra gentiles*, III, 97.

¹² *Gn* **12** 1-2.

¹³ Cf. *Gn* **14** 13. Nous employons ici le terme « Hébreu » au sens biblique d'Israélite, Juif.

¹⁴ *Dt* **32** 6.

¹⁵ *Is* **43** 15.

« Il révèle à Jacob Sa parole, Ses lois et jugements à Israël ; pas un peuple qu’Il ait ainsi traité, pas un qui ait connu Ses jugements¹⁶. »

Quelle langue parlait Abraham ? Nous l’ignorons, et, la Bible n’en disant rien, cela n’a vraisemblablement guère d’importance. Quelque dialecte sémitique¹⁷ apparenté à l’akkadien, sans doute. Toujours est-il que lorsque Abraham vint s’établir au pays de Canaan, il subit l’influence des autochtones¹⁸ et, progressivement, au fil des générations, une nouvelle langue fit son apparition : « l’hébreu est un développement de la langue parlée en Canaan avant l’arrivée des Israélites¹⁹ ».

En cette période électorale, on parle beaucoup du « plan de communication » des divers candidats. Voici quel a été le plan divin, le moyen par lequel Dieu a voulu Se faire connaître à l’humanité et la préparer à accueillir la plénitude de Sa Révélation en la personne de Notre Seigneur Jésus Christ : un nouveau peuple, une nouvelle langue. Pourquoi un nouveau peuple ? Parce qu’il n’était pas possible de communiquer d’un coup l’infini divin à l’humain fini ; comme tout processus éducatif, il fallait procéder par étapes. Ce qui ne pouvait être communiqué à Abraham seul pouvait l’être, progressivement, à sa descendance, au peuple issu de lui. Pourquoi une nouvelle langue ? Parce qu’une langue est à la fois le véhicule et la forme d’une pensée : nous exprimons notre pensée par l’intermédiaire de notre langue, mais notre pensée elle-même est structurée par notre langue. On pense comme on parle, on parle comme on pense – d’où l’importance de l’apprentissage linguistique dans la formation humaine. Il fallait à Dieu un moyen de communiquer Sa pensée divine à la pensée humaine pour *informer* celle-ci. Informer (du latin *informare*), ce n’est pas seulement « instruire », au sens restreint que le verbe a fini par recevoir dans la langue française ; c’est d’abord et avant tout donner une forme, former, façonner. Et on peut effectivement relever dans la langue du peuple hébreu un certain nombre de particularités qui la rendait apte à ce dessein divin²⁰. Nous allons le vérifier avec la révélation du Nom divin en *Ex 3 14*.

[5]

Afin de faciliter – dans une certaine mesure – la lecture de cet article, nous faisons suivre les mots hébreux de leur transcription en alphabet latin, mise entre crochets. Cependant, la prononciation de certaines lettres de l’alphabet hébreu n’ayant pas d’équivalent en français, le recours à des signes spéciaux, dits diacritiques, est nécessaire : la lecture ne sera donc pas aussi facilitée que nous l’eussions souhaité, mais nous ne pouvons faire mieux ici. Enfin, on ne perdra pas de vue que l’hébreu se lit de droite à gauche ; les transcriptions se lisent, elles, de gauche à droite.

אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֶהְיֶה [ʔehʔyeh ʔăšer ʔehʔyeh]

Cette locution est composée de deux mots (le premier et le troisième sont identiques) :

¹⁶ *Ps 147* 19-20.

¹⁷ « Sémitique » vient du nom de Sem, le fils aîné de Noé. Cf. *Gn 5 32, 6 10, 7 13, 9 18, 10 21-31, 11 10 ss.*

¹⁸ Cf. *Gn 12 6, 13 7.*

¹⁹ [JOÜON \(Paul\)](#), *Grammaire de l’hébreu biblique*, Roma, Editrice Pontificio Istituto Biblico, 1996 (2^e réimpression), p. 3, § 2e.

²⁰ Si Dieu veut, nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet. Le lecteur impatient consultera avec profit les ouvrages suivants de [Claude TRESMONTANT](#) : *Essai sur la pensée hébraïque*, Paris, Cerf, collection « Lectio divina » (n° 12), 1953 ; *Études de métaphysique biblique*, Paris, Gabalda, 1955 ; *Le problème de la Révélation*, Paris, Seuil, 1969.

- אָהָיָה [ʔehʔyeh] : verbe הָיָה [hyh] (que nous traduirons provisoirement par « être »), *qal*, inaccompli, 1^{re} personne du singulier.
- אֲשֶׁר [ʔāšer] : pronom relatif (« que »).

La traduction de אָהָיָה [ʔehʔyeh] constitue ici la difficulté majeure. En effet, le système verbal de l'hébreu diffère sensiblement du nôtre puisqu'il ignore la division tripartite du temps qui nous est familière : passé, présent, futur. En simplifiant quelque peu, on dira que l'hébreu considère principalement l'action : comme achevée ou inachevée, d'une part ; dans ses modalités, d'autre part. C'est le contexte qui, normalement, permet de localiser l'action dans notre schème temporel.

Le premier aspect considéré, action achevée ou inachevée, s'exprime par deux formes qu'on retrouve dans toute la conjugaison hébraïque : l'*accompli* et l'*inaccompli*. Certains grammairiens parlent aussi de « parfait » et « imparfait », voire de « parfait » et « futur », mais ces appellations prêtent à confusion avec des temps utilisés dans les conjugaisons d'autres langues.

Le second aspect, les modalités de l'action, s'exprime par quatre formes, selon que l'action est simple, intensive, factitive (ou causative), ou réfléchie ; les trois premières formes existent à la voix active et à la voix passive.

Le petit tableau ci-dessous, résumant le système verbal hébreu, en donnera sans doute une meilleure idée que de longues explications. On y trouvera simplement le paradigme classique קָטַל [qtl] (« tuer²¹ »), à la 3^e personne du singulier (qui est la conjugaison la plus simple), dans les sept modalités d'action différentes, à l'*accompli* et à l'*inaccompli*. La « traduction » française vise juste à rendre le sens principal de chaque forme ; *par commodité et convention*, l'*accompli* est rendu par notre passé simple et l'*inaccompli* par notre futur.

Forme	קָל [qal]	נִפְעַל [niḡʔal]	פְּעַל [piʕēl]	פֻּעַל [puʕal]	הִפְעִיל [hiḡʔil]	הֻפְעַל [hoḡʔal]	הִתְפַּעֵל [hitʔpaʕēl]
Action	simple active	simple passive	intensive active	intensive passive	factitive (ou causative) active	factitive (ou causative) passive	réfléchie
<i>Accompli</i>	קָטַל [qāʔal]	נִקְטַל [niqʔal]	קִטַּל [qittēl]	קֻטַּל [quʔʔal]	הִקְטִיל [hiqʔtīl]	הֻקְטַל [hoqʔʔal]	הִתְקַטַּל [hitʔqattēl]
Traduction	il tua	il fut tué	il massacra	il fut massacré	il causa la mort	sa mort fut causée	il se tua
<i>Inaccompli</i>	יִקְטַל [yiqʔtōl]	יִקְטַל [yiqqātēl]	יִקְטַל [yəqattēl]	יִקְטַל [yəquʔʔal]	יִקְטִיל [yaqʔtīl]	יִקְטַל [yoqʔʔal]	יִתְקַטַּל [yitʔqattēl]
Traduction	il tuera	il sera tué	il massacrera	il sera massacré	il causera la mort	sa mort sera causée	il se tuera

²¹ Le verbe hébreu קָטַל [qtl] n'est en fait utilisé que trois fois dans la Bible, et toujours à la forme *qal* (*Ps 139 19 ; Jb 13 15, 24 14*). On compte également sept occurrences du verbe araméen homographe dans le livre de *Daniel*.

Revenons maintenant à la traduction de אֶהְיֶה [Peh^əyeh] : nous l'avons analysé plus haut comme une forme *qal*, à l'*inaccompli*, du verbe הָיָה [hyh]. Répétons que c'est uniquement *par commodité et par convention* – pour mieux les distinguer – que nous avons rendu l'*accompli* par notre passé simple et l'*inaccompli* par notre futur : au-delà de l'inachèvement de l'action à proprement parler, l'*inaccompli* exprime également son caractère continu, permanent, sa répétition, sa durée²². C'est ainsi, par exemple, qu'une action habituelle (« avoir coutume de... ») sera souvent exprimée par l'*inaccompli*, qu'elle se déroule dans le passé, le présent ou le futur. Une image encore plus parlante nous est donnée dans le contexte même de la révélation du Nom divin à Moïse : Dieu parla du milieu d'un buisson qui brûlait mais ne se consumait pas²³. Tout comme Moïse, [6] ce buisson doit nous intriguer et nous attirer : לֹא־יִבְעַר הַסִּנֵּה [lō^ə-yib^əar hassəneh], « le buisson ne se consume pas²⁴ » est un exemple tout à fait pertinent d'*inaccompli* (יִבְעַר [yib^əar] est l'*inaccompli qal*, 3^e personne du singulier, du verbe בָּעַר [b^ər], « se consumer »). Ce caractère permanent de l'action, qui transcende notre schème temporel, n'évoque-t-il pas déjà l'éternité ?

D'autre part, le verbe הָיָה [hyh], que nous avons traduit provisoirement par « être », présente certaines particularités. À la fois verbe d'état (ou statif) et verbe d'action (ou actif), son emploi et son sens varient en fonction du contexte temporel²⁵, de sorte qu'on peut le traduire, non seulement par « être », mais aussi par « advenir », « arriver », « devenir », « se passer » ou « exister ». En outre, le présent du verbe « être » ne s'exprime généralement pas ; « Dieu est bon », par exemple, se dit simplement avec la proposition nominale : טוֹב אֱלֹהִים [tōb ʔēlohîm] – littéralement : « bon (est) Dieu ».

Au final, il paraît bien difficile de faire rentrer toutes ces données dans le cadre de la conjugaison française ! Tout en faisant valoir sa préférence pour un « présent de permanence », un éminent bibliste – parmi bien d'autres – reconnaissait que אֶהְיֶה [Peh^əyeh] peut tout aussi bien se traduire « par notre imparfait : “j'étais”, ou par le présent : “je suis”, ou par le futur : “je serai”. [...] Aucune traduction ne s'impose d'elle-même absolument²⁶. » Sommes-nous condamnés pour autant à une traduction approximative, qui ne nous permettrait pas de saisir le contenu du message révélé ? Pas nécessairement.

Nous pouvons déjà prêter attention à la façon dont s'y sont pris les pionniers de la traduction biblique, c'est-à-dire les auteurs de l'antique version grecque dite des *Septante*. Confrontés au même problème que nous, à savoir le passage d'un système linguistique bien particulier à un autre, ils avaient cet avantage d'être au confluent des deux cultures, hébraïque et grecque. Bien souvent, leurs solutions peuvent encore nous inspirer. En l'occurrence, voici leur traduction du Nom divin révélé en Ex 3 14 : Ἐγώ εἰμι ὁ ὢν [Egō eimi ho ōn]. Littéralement : « Moi, je suis l'étant ». Cette traduction grecque mériterait à elle seule un long commentaire, mais nous n'en relèverons ici que deux caractéristiques. Tout d'abord, l'emploi du verbe εἰμί [eimí] (« être ») au présent pour rendre le

²² Cf. JOÜON (Paul), *op. cit.*, pp. 301-307, § 113.

²³ Cf. Ex 3 2.4.

²⁴ Ex 3 3.

²⁵ Cf. JOÜON (Paul), *op. cit.*, pp. 293-294, § 111i.

²⁶ AUZOU (Georges), *De la servitude au service. Étude du livre de l'Exode*, Paris, L'Orante, collection « Connaissance de la Bible » (n° 3), 1961, p. 118.

premier יהוה [ʔeh^oyeh] ; or le présent grec, beaucoup plus que le présent français, exprime lui aussi la durée, la continuité de l'action, un peu comme le *present continuous* anglais (*I'm working* : je suis en train de travailler). D'autre part, le second יהוה [ʔeh^oyeh] a été rendu par ὄν [ón], participe présent du verbe εἶμι [eimí] (« être ») ; précédé de l'article ὁ [ho], le participe a ici une valeur substantive, qu'on traduit généralement par une proposition relative introduite par « celui qui ». Une traduction moins littérale que celle donnée plus haut serait donc : « Moi, je suis celui qui est », mais avec une nuance de durée que le présent français ne peut exprimer clairement.

Cependant, la traduction des *Septante* s'adressait à des Juifs qui, s'ils avaient perdu l'usage de leur langue, n'en restaient pas moins Juifs et pensaient toujours en Juifs ; ils étaient donc encore capables de saisir le « substrat sémitique » sous-jacent à la traduction grecque qu'ils lisaient ou entendaient, ce qui n'est pas notre cas. Une autre traduction mérite donc notre attention, une traduction qui, elle, s'adressait aussi bien à des Juifs qu'à des païens enclavés, tout comme nous, dans le schème temporel tripartite passé-présent-futur.

Le livre de l'*Apocalypse*, comme les autres écrits du Nouveau Testament, nous a été transmis en grec, mais son auteur était Juif. Il lui a donc fallu traduire, à l'attention de ses lecteurs païens, ce qu'il pensait – en hébreu ou en araméen, peu importe. Or on trouve à trois reprises dans le livre de l'*Apocalypse* une expression très singulière : ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος [ho òn kai ho ên kai ho erchómenos]²⁷ : « Celui qui est, qui était et qui vient ». La plupart des commentateurs y voient une paraphrase du Nom divin révélé à Moïse, le dernier membre de l'expression (« qui vient » au lieu de « qui sera ») faisant allusion au retour du Christ. C'est aussi l'avis autorisé de notre Sainte Mère Église, qui a enchâssé l'expression dans la doxologie conclusive des psaumes de l'Office divin : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, au Dieu qui est, qui était, et qui vient, pour les siècles des siècles ». Et finalement, n'aurions-nous pas ici la meilleure traduction possible du Nom révélé en *Ex 3 14* ?

Ce que l'hébreu exprime en trois mots avec autant de concision que de précision en nécessite huit en grec et en français, plus le détour d'une paraphrase et quelques maux de tête. Mais c'est sans doute le prix – modique, somme toute – à payer pour « entendre la Parole *et* la comprendre²⁸ ».

[Regnat n° 19](#), 15 juin 2007, pp. 3-6

La petite étude sur le Nom divin que nous vous avons proposée dans l'avant-dernier numéro de *Regnat*²⁹ ne prétendait aucunement à l'exhaustivité. Nous avons notamment laissé de côté la seconde partie de la révélation faite à Moïse, qu'on peut lire en *Ex 3 15* :

« Dieu dit encore à Moïse : “Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : "Yahvé [יהוה], le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. C'est Mon Nom pour toujours, et c'est ainsi que l'on M'invoquera de génération en génération."” »

²⁷ *Ap 1 4.8, 4 8*. En *11 17* et *16 5*, l'expression est abrégée : ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν [ho òn kai ho ên].

²⁸ Cf. *Mt 13 23*.

²⁹ [Regnat n° 17](#), 20 avril 2007, pp. 3-6.

Ici apparaît le fameux tétragramme sacré יהוה [yhwh], aujourd’hui communément prononcé Yahvé (écrit aussi Jahvé, Yahveh ou Yahweh), qu’on trouve environ 6 800 fois dans les textes qui composent ce qu’on appelle l’Ancien Testament ; c’est d’ailleurs le mot le plus fréquent de la Bible. Pour cet article, nous nous limiterons à trois observations, mais bien d’autres pourraient être faites.

1. Du contexte

C’est au début du livre de l’*Exode*, lors de l’épisode du « buisson ardent », que Dieu révèle Son Nom à Moïse. En toute logique, le tétragramme ne devrait donc pas apparaître antérieurement. Or, on en trouve déjà cent soixante-quatre occurrences dans le livre de la *Genèse*, qui relate des événements bien antérieurs à la période mosaïque. La toute première occurrence figure au début du second récit de la Création : « Le jour où Yahvé Dieu fit la terre et les cieux³⁰... » C’est, paraît-il, au temps d’Énosh – petit-fils d’Adam – qu’« on commença à invoquer le Nom de Yahvé³¹ » ; cependant, Caïn et Abel – la génération précédente, donc – Lui offraient déjà des sacrifices³²... Noé³³, Abraham³⁴, Isaac³⁵, Jacob³⁶ et Joseph³⁷ connaissaient aussi Yahvé et Lui vouaient un culte ; cependant, on lit aussi que « Dieu parla à Moïse et lui dit : “Je suis Yahvé. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El Shaddaï, mais Mon Nom de Yahvé, Je ne le leur ai pas fait connaître³⁸...” » Selon toute vraisemblance, le tétragramme sacré n’était donc pas inconnu de Moïse, et la révélation proprement dite ne portait que sur la locution אֱשֶׁר אֱהְיֶה [ʔeh^əyeh ʔāšer ʔeh^əyeh], que nous avons précédemment étudiée.

On peut aussi formuler l’hypothèse que le livre de la *Genèse* n’a pas forcément été rédigé avant celui de l’*Exode*, ou bien qu’il a été l’objet d’une reprise rédactionnelle (*rewriting*) postérieure à sa première rédaction. De fait, il n’est aucunement nécessaire que le livre qui est aujourd’hui placé en tête de l’Ancien Testament ait été écrit avant les autres : les événements relatés sont une chose, la date de rédaction une autre. Il n’est pas rare que l’introduction d’un ouvrage (article, livre, thèse ou travail scolaire) soit rédigée en dernier, après le développement du sujet et la conclusion, alors que le rédacteur a en vue l’ensemble de son œuvre et peut donc l’introduire avec davantage de pertinence. C’est d’ailleurs un principe méthodologique souvent donné aux étudiants : on rédige la conclusion, l’idée principale de chacune des parties du développement, puis l’introduction.

Il faut également considérer que, outre le Nom révélé à Moïse sur l’Horeb, d’autres noms divins sont utilisés tout au long de l’Ancien Testament. Le plus connu est אֱלֹהִים [ʔlōhîm], employé 2550 fois, mais on trouve aussi de nombreux composés de אֵל [ʔēl] (אֵל עֲלִיּוֹן [ʔēl ʕelⁱōn], בְּרִית [bərît], אֵל בְּרִית-אֵל [ʔēl bərît-ʔēl], אֵל עוֹלָם [ʔēl ʕolām], אֵל רָאִי [ʔēl rōʔi], אֵל קָנָא [ʔēl qannā]), ainsi que שַׁדַּי [šadday], אֲדֹנָי [ʔādōn], מֶלֶךְ [melek] ou אָב [ʔāb]³⁹. Il est très probable

³⁰ Gn 2 4b.

³¹ Gn 4 26.

³² Cf. Gn 4 3-4.

³³ Cf. Gn 8 20.

³⁴ Cf. Gn 12 7-8.

³⁵ Cf. Gn 26 25.

³⁶ Cf. Gn 28 10-22.

³⁷ Cf. Gn 39 2.

³⁸ Ex 6 2-3.

³⁹ Cf. JACOB (Edmond), *Théologie de l’Ancien Testament*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, collection « Manuels et précis de théologie », 1955, pp. 33-50.

que cette variété reflète autant de traditions diverses, harmonisées tant bien que mal au fil du temps. L'analyse des textes bibliques, de leur vocabulaire et de leurs thèmes théologiques, confirme que la sainte bibliothèque hébraïque est une œuvre composite, fruit d'un travail rédactionnel qui s'est déroulé sur plusieurs siècles, sous la motion de l'Esprit Saint qui a assuré l'unité de l'ensemble.

[4]

2. De la forme

Avant d'en étudier un peu plus loin la signification, arrêtons-nous maintenant sur la forme même du tétragramme sacré יהוה [yhwh]. Un tétragramme (du grec τετράγραμμα [tetragrammos]) est un mot de quatre lettres ; en l'occurrence, ces quatre lettres sont quatre consonnes de l'alphabet hébreu. Mais comment fait-on pour prononcer un mot uniquement composé de consonnes ?! Il faut ici donner quelques explications, qui viendront compléter le petit aperçu de la conjugaison hébraïque publié dans notre précédent article.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'alphabet hébreu, à l'instar de la plupart des alphabets sémitiques, est un alphabet consonantique, c'est-à-dire qu'il ne comporte que des consonnes. Paradoxe puisque le mot « alphabet », formé à partir des deux premières lettres grecques – α et β –, désigne logiquement un ensemble de voyelles et consonnes. Mais le paradoxe n'est qu'apparent si l'on veut bien considérer que les consonnes sont les éléments les plus stables d'une langue, les voyelles en étant les éléments les plus variables ; le rôle de ces dernières est en fait de vocaliser les consonnes. On s'en rend compte aisément en prononçant successivement « ba », « be », « bi », « bo », « bu », par exemple. L'articulation labiale de base correspondant à la consonne « b » est légèrement modifiée par la vocalisation mais reste dominante. Nos lecteurs musiciens pourront comparer avec les extensions d'un accord : soit l'accord de base *do* majeur (*do*, *mi*, *sol*) ; la tierce mineure (*mi* bémol), la sixième (*la*), la septième (*si*), l'octave, etc., le colorent différemment, mais la fondamentale – ou tonique – reste *do*. Le bassiste ou la main gauche du piano peuvent se contenter de jouer cette seule note, l'harmonie sera respectée⁴⁰.

Outre la phonétique, la morphologie permet aussi de mieux voir le rôle des voyelles. Prenons par exemple les verbes français des deux premiers groupes, du type « manger » ou « finir » : une bonne partie de leur conjugaison va consister à jouer sur la vocalisation de la dernière syllabe ; les éléments les plus stables sont bien les consonnes, « m_ng_ » et « f_n_ », avec cette particularité que, pour les verbes des deux premiers groupes, la vocalisation du radical est également stable. On observe le même genre de phénomène avec des mots comme « homme » et « humanité », ou « femme » et « féminité ».

La distinction entre consonnes et voyelles est encore plus importante dans les langues sémitiques où, les modifications de vocalisation affectant toutes les syllabes, les consonnes constituent comme l'armature du vocabulaire. Reprenons le tableau précédemment publié, qui présentait la conjugaison du verbe קטל [qtl] (« tuer »). Nous y avons mis en couleur rouge les trois consonnes de la racine, qui se conservent dans toute la conjugaison. En regardant les translittérations placées entre crochets, vous pouvez observer, outre l'apparition de préfixes et le redoublement de consonnes dans certaines

⁴⁰ Si des linguistes se trouvent parmi nos lecteurs, sans doute voudront-ils bien nous communiquer une comparaison plus appropriée, voire un exposé plus élaboré que le nôtre sur ce sujet.

formes, que la vocalisation est très variée (et ne figure ici que la conjugaison de la troisième personne du singulier masculin !).

Forme	קָל [qal]	נִפְעַל [niḡ ^o al]	פִּיעַל [pi ^o ēl]	פֻּעַל [pu ^o al]	הִפְעִיל [hiḡ ^o il]	הוֹפְעַל [hoḡ ^o al]	הִתְפַּעֵל [hit ^o pa ^o ēl]
Action	simple active	simple passive	intensive active	intensive passive	factitive (ou causative) active	factitive (ou causative) passive	réfléchie
Accompli	קָטַל [qāṭal]	נִקְטַל [niq ^o ṭal]	קִטַּל [qittēl]	קֻטַּל [quṭṭal]	הִקְטִיל [hiq ^o ṭil]	הוֹקְטַל [hoq ^o ṭal]	הִתְקַטַּל [hit ^o qattēl]
Traduction	il tua	il fut tué	il massacra	il fut massacré	il causa la mort	sa mort fut causée	il se tua
Inaccompli	יִקְטֹל [yiq ^o ṭōl]	יִקְטָל [yiqqātēl]	יִקְטֵל [yəqattēl]	יִקְטַל [yəquṭṭal]	יִקְטִיל [yaq ^o ṭil]	יִקְטַל [yoq ^o ṭal]	יִתְקַטַּל [yit ^o qattēl]
Traduction	il tuera	il sera tué	il massacrera	il sera massacré	il causera la mort	sa mort sera causée	il se tuera

[5] La vocalisation de l’hébreu obéit à un certain nombre de règles, que nous n’entreprendrons pas d’exposer ici⁴¹. Nous n’en retiendrons que la notation graphique, réalisée par une ponctuation particulière, le plus souvent placée sous la consonne affectée. Voici les principaux « points-voyelles » (le signe □ représente une consonne quelconque) :

⁴¹ Le lecteur intéressé pourra toujours se reporter à : [JOUÛN \(Paul\)](#), *Grammaire de l’hébreu biblique*, Roma, Editrice Pontificio Istituto Biblico, 1996 (2^e réimpression), §§ 6-33, pp. 18-81, ainsi qu’aux références bibliographiques qui y sont données.

Notation	Translittération	Correspondance
◌ַ	a	a (chatte)
◌ֶ	ă	a très bref
◌ָ	ā	â (pâte)
◌ֵ	e	è (près)
◌ֶ	ě	e très bref
◌ִ	ē	é (pré)
◌ִ	ê	ê (tête)
◌ִ	i	i (mite)
◌ִ	î	î (île)
◌ֹ	u	ou (cou)
◌ֹ	û	ouï (goût)
◌ֹ	o	o ouvert (sort)
◌ֹ	ö	o très bref
◌ֹ	ô	ô (apôtre)
◌ֹ	ō	o fermé (dos)
◌ֹ	ə	e muet

Ce système de ponctuation a été mis au point vers le VII^e siècle de l'ère chrétienne, par des sava-
vants juifs désireux de fixer le texte de la Bible, tant pour le fond que pour la forme. La prononcia-
tion ainsi déterminée était celle alors en usage dans les synagogues ; elle ne correspond donc pas
forcément à celle des siècles précédents. Enfin, ces points-voyelles ne sont utilisés que pour les
textes dont la lecture exige une prononciation réglée (Bible, prières ou poésie) ; l'hébreu moderne
en fait très peu usage⁴².

3. Du fond

Après ce détour, dont l'intérêt se manifestera un peu plus loin, revenons au tétragramme sacré.
Quoi qu'il en soit de la date de sa révélation, il semble bien que sa lecture et sa prononciation furent
progressivement prohibées dans le judaïsme du retour d'exil⁴³. Nous ne connaissons pas les raisons
précises de cette prohibition ; probablement s'agissait-il d'une prise de conscience du caractère sa-
cré du Nom divin⁴⁴, et de la volonté d'en empêcher l'invocation magique dans les milieux popu-
laires. Toujours est-il que dans la lecture de la Bible, l'habitude fut prise de dire systématiquement
אֲדֹנָי [ʔădōnāy] (« Monseigneur ») à la place du tétragramme ; lorsque le tétragramme était déjà
précédé de אֲדֹנָי [ʔădōnāy], comme en Gn 15 2 et 8, on disait alors אֱלֹהִים [ʔĕlōhîm]. L'usage était
bien établi au III^e siècle, toujours avant l'ère chrétienne, puisque les auteurs de l'antique version

⁴² Regardez par exemple le site Internet du grand quotidien הארץ (*La Terre*) ou un site biblique comme [Snunit](#).

⁴³ Au VI^e siècle avant l'ère chrétienne ; cf. le livre d'*Esdras*.

⁴⁴ Cf. Ex 20 7 ; Lv 24 16.

grecque dite des *Septante* remplacèrent méthodiquement le tétragramme par κύριος [kúrios] (« Seigneur »). Peu à peu, la prononciation même du tétragramme fut donc oubliée. Aujourd’hui, la plupart des spécialistes s’accordent pour y voir une forme archaïque du verbe יהיה [hyh], le verbe « être » qui était déjà au centre de notre précédente étude, à la 3^e personne du singulier de l’inaccompli *qal* : יהוה [yah^oweh] – la forme normale étant יהי [yih^oyeh]. Le tétragramme peut donc se traduire littéralement par « Il est », et dans sa plénitude de sens : « celui qui existe, celui dont l’existence est le trait caractéristique, l’être tout court⁴⁵ ».

Enfin, lorsque les savants juifs – que nous évoquions plus haut – s’employèrent à vocaliser les textes bibliques jusqu’alors uniquement consonantiques, ils perpétuèrent la tradition orale distinguant le כְּתוּב [kəṭîḅ] (« ce qui est écrit ») et le קָרָא [qəɾê] (« ce qui est lu »). Pour attirer l’attention des lecteurs, ils vocalisèrent donc le tétragramme écrit avec les voyelles des mots à lire à la place (soit הוהוּ ou הוהו) :

écrit (כְּתוּב [kəṭîḅ])	lu (קָרָא [qəɾê])
יהוה יהוה	אֲדֹנָי [ʔăḏōnāy]
יהוה יהוה יהוה	אֱלֹהִים [ʔĕlōhîm]

Deux petites remarques sur ce tableau :

1. Les variantes de la première colonne tiennent essentiellement à l’ambivalence de la consonne ו [w] qui, comme on peut le voir dans le tableau des points-voyelles, possède aussi une valeur vocalique (ו̇ [û] ou ו̈ [ô]).
2. Il est tout à fait normal que la vocalisation ו̈ [ă] dans אֲדֹנָי devienne ו̇ [ə] dans יהוה (c’est l’application d’une règle de vocalisation propre aux consonnes gutturales telles que א).

[6] Ainsi vocalisé, le tétragramme devient un mot « impossible », sans signification, voire même imprononçable comme c’est le cas pour les formes יהוה et יהוה, où la consonne ו [w] est affectée de deux vocalisations simultanées. On date généralement du XV^e siècle une lecture erronée – mais qui connut beaucoup de fortune –, basée sur le décalage de cette double vocalisation si gênante (remarquez bien le subtil déplacement du point-voyelle supérieur vers la droite) : יהוה fut lu יהוה [yəhōwāh] par des théologiens chrétiens connaissant insuffisamment l’hébreu et qui cherchaient à lire à tout prix le tétragramme ; c’est ainsi que *Jéhovah* devint une forme usuelle en français jusqu’au siècle dernier. Les derniers à s’y attacher sont les « témoins » éponymes dont

⁴⁵ PRAT (Ferdinand), « Jéhovah », in : VIGOUROUX (François), *Dictionnaire de la Bible*, tome 3 (2^e partie), Paris, Letouzey et Ané, 1912, col. 1227.

l'argumentation, en ce domaine comme en beaucoup d'autres, est d'une insigne faiblesse, puisqu'elle ne repose que sur l'usage des cinq derniers siècles⁴⁶.

Et puisque nous faisons mention des Témoins de Jéhovah, nous concluons cette petite étude en réagissant – avec quelque retard – à un article publié en janvier dernier, dans le mensuel *La Nef*, sur cette secte⁴⁷. L'auteur de l'article, Guillaume Desanges, rapporte des propos d'un « père Mathieu Thierry, 89 ans, qui a longtemps travaillé à la Pastorale pour les sectes ». Au vu de la prolifération des sectes en tous genres depuis plusieurs décennies, on pouvait déjà mettre en doute la pertinence de cette « Pastorale » ; les propos de cet ecclésiastique nous donnent la raison de sa totale inefficacité. Voici quels sont ses conseils « pastoraux » : « “Ne vous embarquez pas dans une discussion dogmatique”, prévient un brin amusé le père Thierry : “Vous seriez battu d'entrée de jeu”. » « Ne discutez pas avec eux, aimez-les ». Et Guillaume Desanges de préciser pourquoi il ne faut *surtout pas* discuter avec les Témoins de Jéhovah : « Avec cinq heures d'étude de texte par semaine, les Témoins maîtrisent leur sujet. »

Voilà qui est quand même ahurissant ! Comment peut-on prétendre lutter contre une secte en refusant de discuter avec ses propagandistes ? Comment peut-on prétendre aimer les Témoins de Jéhovah en leur claquant la porte au nez (puisque'il ne faut pas discuter avec eux) ? Dans un monde où chacun, de plus en plus, vit « comme si Dieu n'existait pas⁴⁸ », il faudrait refuser de discuter avec des gens qui prennent, eux, l'initiative de venir vous parler de Dieu ? Mais c'est fou ! Complètement fou ! « Avec cinq heures d'étude de texte par semaine, les Témoins maîtrisent leur sujet. » Et alors ? Qu'est-ce qui empêche donc les catholiques d'en faire autant ? Que sont cinq heures d'étude dans une semaine de cent soixante-huit heures ? Surtout quand il s'agit d'étudier la Parole de Dieu et l'enseignement de Sa Sainte Église... La « maîtrise du sujet », quant à elle, repose surtout sur l'ignorance crasse des interlocuteurs des Témoins ; l'expérience montre que ces derniers ne se risquent pas à affronter qui fait montre d'une bonne connaissance des Saintes Écritures. Nous avons dit à propos des musulmans : « La force de l'islam, sa seule force, c'est la lâcheté des chrétiens⁴⁹ ». Eh bien, la force des Témoins de Jéhovah, leur seule force, c'est l'ignorance des chrétiens. À vos Bibles !

Philippe GUIDAL

⁴⁶ Cf. *La vérité qui conduit à la vie éternelle*, New York, Watchtower Bible and Tract Society, 1968, p. 18 : « Certains hébraïsants sont d'avis que le Nom divin se prononçait “Yahweh” ; “Jéhovah” est cependant la forme usuelle employée depuis des siècles ». Voir aussi l'argumentation actuelle publiée sur le site Internet des Témoins de Jéhovah, Watchtower : « [Dieu a un nom !](#) », « [La lutte contre le nom de Dieu](#) », « [Comment connaître Dieu par son nom](#) », « [Le plus grand des noms](#) ». Plus sérieux, mais tout autant sujet à caution, sur le site de la Christian Biblical Church of God : FRANKLIN (Carl D.), *Debunking the Myths of Sacred Namers*, 1997 (trois documents au format [PDF](#) sur le Nom divin).

⁴⁷ DESANGES (Guillaume), « Sectaires... mais sincères ! », *La Nef*, n° 178, janvier 2007, pp. 16-17.

⁴⁸ BENOÎT XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Sacramentum caritatis*, 22 février 2007, n. 77 (*La Documentation Catholique*, n° 2377, 1^{er} avril 2007, p. 335).

⁴⁹ *Regnat*, n° 4, 17 février 2006, p. 1.

Quelques citations à méditer

« C'est un fait bien connu que les Juifs, depuis plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, évitaient le plus possible de prononcer le nom de Dieu et le remplaçaient par divers équivalents, dont le mot "Cieux" (qui n'est jamais employé au singulier, ni en hébreu ni en araméen).

« Cette substitution apparaît déjà en Daniel 4,23 : "tu sauras que le maître est les Cieux (= Dieu)", et la traduction grecque de la Septante remplace "Dieu" par "le Ciel" en Isaïe 14,13 et en Job 22,26.

Dans les livres des Maccabées cette substitution est manifeste une douzaine de fois : dans le premier livre (qui a été rédigé en hébreu) 3,18 : "il n'y a pas de différence devant le Ciel (= Dieu) de sauver en beaucoup ou en peu" ; 3,19 : "(la victoire est obtenue par) la force qui vient du Ciel (= de Dieu), ainsi il (= Dieu) agira" ; de même en 4,10.24.55 ; 12,15 ; 16,3 ; dans le second livre (qui a été rédigé en grec) 3,15.34 ; 7,11 ; 8,20 ; 9,4. Dans l'Évangile, on relève la formule de Luc 15,18 et 21 "j'ai péché envers le Ciel (= Dieu) et envers toi". »

[CARMIGNAC \(Jean\)](#), *Le Mirage de l'Eschatologie. Royauté, Règne et Royaume de Dieu... sans Eschatologie*, Paris, Letouzey et Ané, 1979, p. 19.

« Ce n'est pas en vain que la Sagesse de Dieu a d'abord élu domicile en Israël (*Ba* 3 36-38 ; *Ps* 147 19-20 ; *Si* 24 8, 10-19 ; désormais, elle habite le corps du Christ, *Jn* 1 14). Certes, une partie de l'Ancien Testament et la totalité du Nouveau ont été écrites en grec, mais les études les plus valables ne cessent de montrer que les auteurs inspirés des écrits néotestamentaires, tous juifs d'origine et de formation, ont transposé en grec des idées spécifiquement bibliques et relevant, pour autant, du génie sémitique incorporé à l'humanité élue par Dieu comme instrument de révélation : génie que nous atteignons surtout par la langue. Ce fait d'une élection particulière empêche de pouvoir considérer les catégories sémitiques, véhicule de la Parole de Dieu, comme on peut considérer les liens éventuellement contractés entre la proposition de la doctrine chrétienne et d'autres contextes culturels : germanique, latin, slave, etc. Ces liens-ci en effet, se situent au plan de la vie historique de l'Église, œuvre humaine guidée par Dieu, tandis que les premiers se situent au plan de la Révélation donnée une fois pour toutes par Dieu lui-même comme le fondement de tout l'édifice (*Ep* 2 20 ; *Jude* 3). »

[CONGAR \(Yves\)](#), *La Foi et la Théologie*, Tournai, Desclée, collection « Le Mystère Chrétien », 1962, p. 28.

« Comment préparons-nous d'autres personnes à collaborer au travail d'Église de catéchèse et d'évangélisation ? Certainement, nous devons commencer par leur inculquer *un amour révérenciel pour la Parole de Dieu* : pour le Verbe incarné, notre Seigneur Jésus-Christ, et pour la Parole inspi-

rée qui est contenue dans les Saintes Écritures. Nous devons susciter un amour qui soit fermement enraciné dans la foi, qui croit avec saint Paul que la Parole de Dieu est “capable de bâtir l’édifice et de donner l’héritage à tous ceux qui ont été sanctifiés” (Ac 20 32).

« Les ministres de la Parole de Dieu – prêtres, diacres, catéchistes et autres personnes laïques – doivent être *plongés dans les Écritures* par une lecture constante et une étude diligente, accompagnées de la prière. Autant que possible, ils doivent être familiarisés avec les vues de l’étude biblique moderne. On doit porter attention aux formes littéraires des divers livres bibliques, de manière à déterminer l’intention des écrivains sacrés. Et il est très utile, c’est même parfois crucial, de connaître la situation personnelle de l’auteur biblique, les circonstances de culture, de temps, de langue et les autres choses qui ont influencé la manière dont le message a été présenté. »

[JEAN-PAUL II](#), Discours à la Fédération mondiale pour l’apostolat biblique, 7 avril 1986, n. 3 (*La Documentation Catholique*, n° 1918, 18 mai 1986, p. 490).

« À l’exégète catholique, qui se dispose au travail de comprendre et d’expliquer les Saintes Écritures, déjà les Pères de l’Église, et surtout [saint Augustin](#), recommandaient avec force l’étude des langues anciennes et le recours aux textes originaux. Cependant, à cette époque, les conditions des lettres étaient telles que rares étaient ceux qui connaissaient même imparfaitement la langue hébraïque. Au moyen âge, tandis que la théologie scolastique était à son apogée, la connaissance de la langue grecque elle-même était depuis longtemps si affaiblie en Occident que même les plus grands Docteurs de ce temps, pour commenter les Livres Divins, ne se servaient que de la version latine de la *Vulgate*. De nos jours, au contraire, non seulement la langue grecque, rappelée en quelque sorte à une vie nouvelle dès le temps de la Renaissance, est familière à presque tous ceux qui cultivent l’antiquité et les lettres, mais aussi la connaissance de la langue hébraïque et des autres langues orientales est largement répandue parmi les hommes cultivés. Il y a maintenant tant de facilités pour apprendre ces langues que l’interprète de la Bible qui, en les négligeant, s’interdirait l’accès aux textes originaux ne pourrait échapper au reproche de légèreté et de nonchalance.

« Il appartient, en effet, à l’exégète de chercher à saisir religieusement et avec le plus grand soin les moindres détails sortis de la plume de l’hagiographe sous l’inspiration de l’Esprit Divin, afin d’en pénétrer plus profondément et plus pleinement la pensée. Qu’il travaille donc avec diligence à s’assurer une maîtrise chaque jour plus grande des langues bibliques et orientales, et qu’il étaye son exégèse avec toutes les ressources que fournissent les différentes branches de la philologie. C’est cette maîtrise que saint Jérôme s’efforçait anxieusement d’acquérir suivant l’état des connaissances de son temps ; c’est à elle qu’aspirèrent avec un zèle infatigable, et non sans un réel profit, plusieurs des meilleurs exégètes des XVI^e et XVII^e siècles, bien que la science des langues fût alors très inférieure à ce qu’elle est aujourd’hui. C’est en suivant la même méthode qu’il importe d’expliquer le texte primitif qui, écrit par l’auteur sacré lui-même, a plus d’autorité et plus de poids qu’aucune version, même la meilleure, ancienne ou moderne ; ce en quoi on réussira sans doute avec plus de facilité et de succès si l’on joint à la connaissance des langues une solide expérience de la critique textuelle. »

[PIE XII](#), Lettre encyclique *Divino afflante Spiritu*, 30 septembre 1943 (*La Documentation Catholique*, n° 999, 14 septembre 1947, col. 1162-1163).

« Nous ne devons reculer devant aucun effort en vue de la connaissance et reconnaissance de la Parole de Dieu. S'il vaut la peine d'apprendre l'italien pour pouvoir lire [Dante](#) dans le texte, à combien plus forte raison devons-nous considérer comme allant de soi d'apprendre à lire l'Écriture dans ses langues d'origine. Toute étude historique sérieuse fait naturellement partie de notre expédition dans la Parole de Dieu. [...] Qui aime veut connaître. Il ne pourra jamais en savoir assez sur celui qu'il aime. C'est ainsi que le soin mis à connaître est une exigence intérieure à l'amour. »

[RATZINGER \(Joseph\)](#), *Un chant nouveau pour le Seigneur. La foi dans le Christ et la liturgie aujourd'hui*, traduit de l'allemand par Joseph Feisthauer, Paris, Desclée, 1995, pp. 225-226.

« Matthieu parle de son côté du “Royaume des Cieux” ; or le terme “cieux” est l'équivalent de celui de “Dieu”, car dans le judaïsme, compte tenu du second commandement, on évite d'employer ce mot par respect du mystère divin. »

[RATZINGER \(Joseph\)](#), *Jésus de Nazareth. 1. Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, traduit de l'allemand, Paris, Flammarion, 2007, p. 76.

« La réponse de Dieu est [...] à la fois refus et assentiment. Il dit simplement de lui-même “Je suis celui qui suis.” Il est, un point c'est tout. Cette réponse est à la fois un nom et une absence de nom. Il était donc tout à fait juste qu'en Israël, cette auto-désignation de Dieu, entendue sous le mot YHWH, n'ait pas été prononcée et qu'elle ne se soit pas dégradée pour devenir une sorte de nom idolâtrique. Il n'était donc pas juste que, dans les traductions récentes de la Bible, on écrive comme n'importe quel autre nom ce nom resté toujours mystérieux et imprononçable pour Israël, réduisant ainsi le mystère de Dieu dont il n'y a ni images ni noms prononçables, et le ramenant dans la banalité d'une histoire générale des religions. »

[RATZINGER \(Joseph\)](#), *Jésus de Nazareth. 1. Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration*, traduit de l'allemand, Paris, Flammarion, 2007, p. 166.